

Catastrophes naturelles bien peu naturelles

Jean Hegland

Un mois après que le feu de Walbridge eut détruit notre maison située au bout de Palmer Creek Road, j'ai enfin pu aller voir au-delà des décombres ce que le feu avait fait aux 200 000 mètres carrés de forêt que mon mari et moi avions achetés en 1989, et où nous avons vécu depuis.

J'avais déjà été confrontée à la ruine totale de la modeste maison où nous avons élevé nos trois enfants et qui avait abrité les nombreux trésors familiaux de toute une vie, ainsi que l'équivalent d'un terrain de foot de rayonnages de bibliothèque. Maintenant je voulais voir ce que le feu avait fait à la forêt, que j'ai longtemps considérée comme mienne, non en raison de l'acte de propriété mais parce que, comme un membre de la famille ou un ami cher, je l'ai si bien connue et tant aimée.

Peu après avoir déménagé là-bas, cette forêt est devenue une source d'inspiration pour mon premier roman, ce qu'elle n'a depuis jamais cessé d'être, ainsi qu'une source de réconfort et de grande joie. Durant les trente années où nous avons vécu ici, je me suis délectée des changements de saisons, j'ai assisté à la repousse de la forêt secondaire, pleuré la mort soudaine d'un chêne, découvert des excréments d'ours et des traces de puma, et apprécié les générations de faons qui ont gambadé devant notre pelouse. En travaillant avec le Sonoma County Wildlife Rescue, j'ai relâché des renards, des moufettes, des raton-laveurs et des coyotes dans la nature. J'ai découvert de nombreux trésors dans cette forêt : des plumes de colibri, des bois de cerf, une queue de raton-laveur, un crâne d'oiseau pas plus grand que mon pouce, mais aussi des pointes de flèches façonnées par des Amérindiens, qui furent les premiers habitants de cette forêt et qui furent arrachés à leur terre natale d'une manière infiniment plus tragique que moi.

J'avais espéré que ma randonnée me permettrait de retrouver plus de trésors et me procurerait du réconfort. J'avais lu des comptes-rendus de biologistes et de rescapés de feux précédents décrivant la presque miraculeuse rapidité à laquelle la nature repousse après un feu, et j'avais très envie de trouver les indices d'une telle promesse. Je n'imaginai pas de plus grande source de réconfort, en dehors des démonstrations d'affection de ma famille et de mes amis, que de pouvoir me convaincre que ma forêt bien-aimée allait se reconstituer.

Au lieu de cela, je me suis retrouvée à parcourir un paysage qui aurait pu être le décor de *La Route*, le chef-d'œuvre postapocalyptique de Cormac McCarthy. Dans une forêt jusque-là bourdonnante de vie, pleine de traces, de crottes, d'appels, de chants et d'innombrables insectes et feuilles vivants, je n'ai plus trouvé en de nombreuses heures d'errance que cinq sauterelles, deux petits lézards, un minuscule triton argenté, quelques nouveaux germes au pied d'un seul laurier et une crotte de renard à moitié sèche. Une fois, j'ai cru entendre un appel d'un des membres de la famille de corbeaux avec laquelle nous avons partagé une clairière pendant les trois dernières décennies, mais en tendant l'oreille, je me suis rendu compte qu'il s'agissait du frottement de deux arbres brûlés. Il

était trop tôt pour en être sûre, mais j'en suis venue à craindre que le feu qui avait brûlé ma forêt était si chaud et avait brûlé si longtemps qu'il avait anéanti toute potentielle nouvelle repousse.

« C'est juste la nature », avait remarqué une amie bien intentionnée qui essayait de me consoler, s'efforçant de tirer une sorte de philosophie utile de cette tragédie. Mais en réalité, le feu de Walbridge n'avait rien de naturel. Il s'explique plutôt par la conjonction malheureuse de records de températures, des orages qui ont frappé la Californie du Nord (la foudre est tombée plus de 12 000 fois) et par les nombreuses décennies de politiques d'extinction de feu dans une forêt qui avait évolué pour brûler. Ce n'était pas une catastrophe naturelle, mais bien une catastrophe non-naturelle, pas le résultat d'une « volonté divine », mais celui de l'ignorance et de la cupidité humaines ; la même combinaison mortelle d'opportunisme et de déni qui est en train de causer des inondations jamais vues en Chine et une saison record d'ouragans dans l'Atlantique.

En continuant ma promenade, le cœur lourd, dans l'odeur âcre de ma forêt silencieuse et carbonisée, je me suis souvenue que, plus tôt dans la semaine, mon mari et moi nous rendions de Chico, où nous étions hébergés par de la famille, à McClellan Park, où le Président Trump devait rencontrer le gouverneur Newsome à propos des incendies. Nous avons beaucoup de raisons de vouloir protester contre l'administration actuelle, mais surtout le désir d'exprimer notre rejet de Trump et de beaucoup d'autres Républicains qui nient le réchauffement climatique.

Je nous avais fait des pancartes : « GOP¹ : Réveillez-vous et Sentez la Fumée » et « Le réchauffement climatique vient de brûler nos forêts ». Bien que nous ne nous attendions pas à ce que des pancartes aient un quelconque effet sur le Président, nous espérions qu'exprimer ces sentiments en public contribuerait à un avenir plus vert et durable. Mais nous avons été choqués par ce que nos pancartes ont provoqué. Les supporters de Trump (nous avons appris plus tard que deux d'entre eux ont foncé dans des groupes de manifestants avec leur voiture) nous ont crié que notre maison avait brûlé parce que les forêts n'étaient pas exploitées ou parce que nous n'avions pas nettoyé le sous-bois. Certains ont hurlé que le climat était exactement le même qu'il a toujours été. Des femmes d'âge mûr attifées en MAGA² scandaient « f**k you » pendant que des hommes enveloppés dans des drapeaux, non-masqués, portant des chapeaux rouges et des tee-shirts grossiers (dont un avec Trump urinant sur les lettres « CNN »), bousculaient notre petit groupe.

Il reste à voir si le miracle que les biologistes ont prédit va vraiment avoir lieu dans ma forêt bien-aimée. Je crains que contrairement à un incendie naturel, qui aurait stimulé une repousse, cet incendie non-naturel en anéantisse toute chance. Je crains aussi que, même si mes chers arbres reverdissent, même si les fleurs sauvages sont luxuriantes dans la prairie au printemps prochain, même si les animaux et insectes s'aventurent à revenir sur cette terre calcinée, la renaissance de ma forêt soit de courte durée. À moins que nous, humains, changions notre état d'esprit, nos attentes et nos lois à la vitesse de la lumière, je crains que toute repousse dont je pourrais être témoin ici ne soit que chétive et éphémère, pendant que des désastres tout sauf naturels – incendies, ouragans, inondations, hausse du niveau des mers et sécheresse – feront souffrir et endeuilleront l'humanité pour les siècles à venir.

¹ Grand Old Party, le parti Républicain.

² Make America Great Again (Rendons sa grandeur à l'Amérique), slogan trumpien déclinable sur casquettes, T-shirts, etc.